

## 7 HEURES

*Au galop !*

Il ouvre les yeux. Son corps est lourd. Il a un mauvais goût dans la bouche. A mesure que ses pensées s'éclaircissent, trois mots s'imposent de plus en plus distinctement dans son esprit, telle une silhouette surgissant de la brume : *mal de tête*. Il n'en a jamais souffert auparavant, mais il imagine que ça doit ressembler à ça, quand on a mal à la tête. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Trois mots aussi banals pour définir une douleur aussi singulière lui semblent insuffisants et injustes. A cause de ce mal qui s'est déclaré hier soir, il se sent envahi d'un sinistre pressentiment sur tout ce qui va lui arriver dès qu'il aura mis le nez dehors. Son corps lui fait soudain horreur. Il a l'impression qu'un poids énorme lui écrase les épaules ; sa chair, depuis toujours épargnée par la souffrance, se réveille brusquement et proteste avec véhémence. La douleur physique se double subtilement d'un malaise psychologique mais il n'a aucune idée de ce qu'il faut faire pour la calmer.

Plus il y réfléchit, plus la douleur s'aggrave. Il a l'impression qu'on lui enfonce des aiguilles dans la nuque. Alors il décide d'accueillir ce mal inconnu comme un invité et le trouve aussitôt beaucoup plus supportable.

Il tend la main et caresse les hanches de sa femme endormie à ses côtés. Elle s'écarte avec un gémissement plaintif. Il glisse carrément la main dans sa culotte et

effleure l'abondante toison pubienne qui monte presque jusqu'au nombril. Elle ne réagit pas. Il retire sa main, se frotte les yeux. Ses doigts ont conservé une légère odeur de poisson.

— Tu ne pars pas au travail ? lui demande-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Comment ?

— Je te demande si tu vas travailler ?

— Et toi ?

— Va donner à manger à Nabi.

Et sur ces mots, elle enfouit son visage dans l'oreiller.

Dès qu'il écarte les couvertures et sort du lit, Nabi s'approche et frotte son museau contre ses pieds. C'est sa manière à elle de réclamer son petit déjeuner. A l'aide d'une cuillère en inox, il dépose quelques croquettes dans la gamelle du chat. Nabi – une chatte tricolore dont les taches noires, blanches et rousses dessinent sur son corps un planisphère – mastique à grand bruit avant d'avaler. Elle semble heureuse. Après lui avoir doucement caressé la nuque, il entre dans la salle de bains et retire la gouttière buccale qu'il dépose dans un verre.

— Si vous ne faites rien, vous serez bientôt obligé de porter un dentier, l'a averti son dentiste l'hiver dernier lorsqu'il l'a consulté à propos de son problème de grincement de dents.

Depuis, il ne dort jamais sans sa gouttière fabriquée sur mesure.

Il ouvre le flacon de bain de bouche et verse le liquide vert dans le gobelet où il a déposé la gouttière. Puis, tout en se brossant machinalement les dents avec un peu de dentifrice, il s'imagine qu'une petite aiguille se promène dans son cerveau. Plus il s'efforce de l'oublier, plus il ressent sa présence. A présent, elle lui vrille le crâne, comme on débouche un tuyau engorgé à l'aide

d'une tige métallique. De sa main gauche, il se tapote légèrement la nuque, mais rien n'y fait.

— Papa !

Il aperçoit sa fille dans le miroir. La brosse à dents toujours dans la bouche, il croise son regard.

— Tu as mal quelque part ? demande-t-elle.

— Mmm mmm.

Il veut dire « Rien de grave », mais n'arrive pas à articuler correctement. Avec une moue boudeuse, Hyeon-mi lui donne une petite tape dans le dos. Sa fille a quatorze ans et porte un pyjama rose imprimé de Mickey. Elle ressort et, les pieds en canard, se dirige vers la table de la cuisine. Elle verse un peu de corn-flakes dans un bol et sort le lait du réfrigérateur. Le liquide se mélange aux céréales avec un crépitement appétissant. Hyeon-mi mastique ses corn-flakes imbibés de lait. *Crunch crunch*. Nabi vient se frotter contre ses chevilles puis repart. Hyeon-mi a eu l'impression qu'un serpent l'effleurait. Comme si la chatte avait deviné sa pensée, elle pousse un miaulement de protestation. *Raaou*.

Kiyeong se rince la bouche, quitte la salle de bains, se saisit de Nabi et la soulève au-dessus de sa tête. Mari, en culotte, sort enfin de la chambre. Elle ne porte même pas de soutien-gorge. Les veines bleues sur ses seins disent qu'elle a froid. De sa main gauche au poignet plâtré, elle se gratte le ventre, tandis que sa main droite dissimule un bâillement. Elle s'approche de la table et ébouriffe légèrement les cheveux de sa fille toujours occupée à manger.

— Tu as bien dormi, ma chérie ?

Pour toute réponse, Hyeon-mi secoue la tête. Elle n'apprécie guère que sa mère déambule dans la maison à moitié nue. Dans ces moments-là, elle ne lui accorde même pas un regard.

— J'ai mal à la tête, annonce Kiyeong en se pressant doucement les tempes.

— Ça ne t'arrive jamais d'habitude ! s'étonne Mari.

— Non, ça m'a pris juste à l'instant.

— Tu es fou ? lance involontairement Mari qui se dirige vers la salle de bains.

— Pourquoi fou ?

— Oups ! Excuse-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est une migraine ? Tu as mal d'un seul côté ?

— J'ai l'impression qu'une aiguille se déplace dans ma tête. Mais toi, quand est-ce qu'on doit enlever ton plâtre ?

Mari ouvre le robinet. La question est noyée par le bruit de l'eau.

— Qu'est-ce que tu dis ? demande Mari en fronçant légèrement les sourcils.

— Je parle de ton plâtre.

— Ah ! On m'a dit de venir la semaine prochaine, mais ça me gratte tellement que ça me rend folle. J'ai l'impression que des fourmis se baladent dedans.

— Peut-être qu'il y en a réellement.

Mari referme la porte de la salle de bains. Il y a deux semaines, dans l'ascenseur d'un grand magasin qui s'est brutalement immobilisé, elle est tombée dans la bousculade et s'est fait une entorse au poignet.

— Tu devrais essayer d'écouter Yuki Kuramoto, conseille Hyeon-mi en débarrassant son bol.

— Yuki quoi ?

— C'est un pianiste japonais. Il paraît que c'est efficace contre le mal de tête.

— Tu crois ?

— Tu penses que les ados ne disent que des bêtises ? demande Hyeon-mi en le fixant du regard. Tu es comme tous les autres parents, alors ?

— Non, pas du tout.

— Dans ce cas, essaie. Tu n'as rien à perdre.

Hyeon-mi tient déjà dans sa main l'album de Yuki Kuramoto. Kiyeong s'en empare et le fourre dans son sac. A cet instant précis, il lui semble que ses pieds se soulèvent légèrement au-dessus du sol ; il flotte dans l'air. Une sensation de bonheur l'envahit. Aussi incroyable que cela puisse paraître, son mal de tête a commencé à se dissiper dès l'instant où il a saisi l'album. Certainement, la sollicitude de sa fille y est pour bien plus que le pianiste japonais new age. Son humeur devient joyeuse.

— Il me semble que ça va déjà mieux, dit-il.

— Tu vois, je te l'avais dit !

Elle s'enferme dans sa chambre pour se changer.

Dans la salle de bains, Mari a tiré la chasse. Kiyeong gagne la salle d'eau attenante à leur chambre et entreprend de se laver et raser. L'eau est tiède. Sur sa peau, la mousse paraît soyeuse. Tout en s'essuyant le visage avec une serviette propre, il réfléchit à son emploi du temps de la journée. Le programme n'est pas très chargé, semble-t-il. Dans l'après-midi, sa seule obligation consistera à faire les comptes avec le gérant d'une salle de cinéma et à partager avec lui les bénéfices. Il s'agit d'un simple travail de routine, un coup de fil suffira.

Il enfle une chemise neuve et noue une cravate de soie gris-bleu, puis met une veste bleu marine. Il est prêt à sortir. Il s'empare de son attaché-case et frappe un coup léger sur la porte de la salle de bains où sa femme se trouve encore.

— Tu rentres tôt aujourd'hui ? demande-t-il.

— Comment ? répond Mari en passant la tête par l'entrebâillement de la porte. Qu'est-ce que tu dis ?

— Je te demande si tu vas rentrer tôt.

Mari réfléchit un instant puis secoue la tête.

— Je ne sais pas encore. Et toi ?

— Moi non plus. Pour le moment, je n'ai rien de prévu.

Hyeon-mi sort de sa chambre en boutonnant le chemisier de son uniforme scolaire puis chausse ses baskets Puma. Elle ouvre la porte d'entrée d'un geste énergique. Kiyeong lui emboîte le pas.

— Donc, pour le dîner de ce soir, chacun se débrouille, d'accord ? dit Mari en sortant de la salle de bains.

— Entendu. A ce soir !

— A ce soir.

Mari ordonne à sa fille encore dans l'entrée :

— Hyeon-mi, tu rentres directement du collège, tu as compris ?

— Pour quoi faire ? De toute façon, il n'y aura personne à la maison.

— Où as-tu l'intention d'aller ?

— Je ne sais pas.

Hyeon-mi claque la porte d'entrée. *Vlan*. Mari la rouvre à moitié, son ton devient sévère :

— Ton père et moi sommes très occupés par notre travail, mais toi, tu ne veux même pas suivre de cours privés. Où peux-tu bien aller après l'école, alors ?

— Je ne vais nulle part, je te dis !

Cette fois, Mari n'insiste pas et referme la porte. Devant l'ascenseur, le père et la fille gardent un instant le silence. Peu après, l'ascenseur arrive ; ils montent ensemble.

— Papa...

— Oui ?

— Des fois, je vous trouve bizarres, maman et toi. On dirait que vous vous attendez toujours à ce que je fasse une bêtise. Pourquoi vous avez si peu confiance en moi ?

— Non, pas du tout. C'est seulement qu'on s'inquiète parce que le monde d'aujourd'hui est plein de dangers.

— Ne vous en faites pas pour moi, répond Hyeon-mi, la mine contrariée. J'assure.

L'ascenseur s'arrête au rez-de-chaussée. Les portes s'ouvrent. Le père et la fille en sortent l'un après l'autre et partent dans la même direction.

— Au revoir, papa, dit Hyeon-mi à son père qui s'apprête à descendre dans le parking du sous-sol.

— C'est ça, à ce soir !

En entrant dans le parking, Kiyeong ressent de nouveau la douleur dans sa tête qui s'était calmée un moment. L'aiguille se remet à bouger. Cette fois-ci, elle n'est pas seule.

Hyeon-mi longe l'allée étroite qui traverse le grand ensemble. Elle s'arrête un instant devant le n° 104, vérifie l'heure sur son téléphone portable. Il est 7 heures 42. Elle fronce légèrement les sourcils. C'est alors qu'elle sent une main se poser sur son épaule. Comme elle tourne la tête, sa joue rencontre brutalement un doigt pointé vers son visage.

— Qu'est-ce que... ?

Son amie Ayeong lui sourit.

— Tu te laisses avoir à chaque fois !

— Je vais te faire voir ! rétorque Hyeon-mi en lui lançant un coup de pied dans le tibia.

Imitant un personnage de *manhwa*<sup>1</sup>, Ayeong lève les bras vers le ciel et crie à pleins poumons :

---

1. Équivalent coréen du *manga*. (Toutes les notes sont des traductrices).

— Aïe !

Les deux jeunes filles – même taille, même coiffure – se dirigent d'un pas léger vers leur collège.

— Tu as fini ton devoir ? demande Ayeong.

— Lequel ?

— Celui que nous a donné la Vipère.

— Ah, tu veux dire les maths ? Non, je l'ai même pas regardé.

— Comment tu vas faire ?

— Je m'y mettrai en arrivant.

Les deux amies marchent côte à côte, secouées de petits fous rires. Une fois sorties de la résidence, elles s'engagent dans la grande avenue bordée de cerisiers. En arrivant au passage pour piétons devant la supérette, Hyeon-mi dit à Ayeong :

— Ecoute, j'ai un secret à te dire. Tu es capable de le garder pour toi ?

— Vas-y, raconte.

— C'est vraiment un secret. Tu ne dois en parler à personne.

— D'accord, qu'est-ce que c'est ?

D'un air grave, Hyeon-mi déclare :

— Tu sais, ma mère, eh bien, en fait, c'est ma belle-mère !

— Quoi ?

— Je te dis que ma mère n'est pas ma vraie mère.

— Tu es folle ! s'exclame Ayeong, abasourdie.

— Je t'assure !

— C'est une blague, répond Ayeong avec une grimace incrédule.

Son amie doit avoir perdu l'esprit...

— De toute façon, ça ne change rien pour moi. J'aime mieux connaître la vérité.

— Comment tu l'as appris ?

Le feu passe au vert et elles traversent l'avenue.



— Ça fait déjà un moment que je suis au courant, mais je n'ai rien dit.

— Ta grand-mère maternelle t'adore, non ?

— Justement, elle fait semblant pour me cacher la vérité. Tout ça n'est qu'une comédie.

Hyeon-mi s'arrête et plante son regard dans celui de son amie.

— Tu ne me crois pas, hein ? Pffft ! Pense ce que tu veux.

— Si, si, je te crois.

— Non, je le vois bien.

— Je te jure que je te crois.

Les deux jeunes filles se remettent en route. De toutes parts, les collégiens affluent, de plus en plus nombreux. Ayeong prend Hyeon-mi par le bras.

— Ayeong, quel est le but de la vie, selon toi ?

— Qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ? Et dès le matin, en plus ?

— Tu trouverais ça acceptable qu'un être humain meure sans rien avoir accompli dans sa vie ?

— Bien sûr que non ! répond Ayeong distraitement.

— Nous sommes bien d'accord ? Alors, moi, je vais me faire bonne sœur.

— Arrête ! Tu te prends pour mère Teresa ?

— Comment tu as deviné ? Justement, hier, je lisais sa biographie. Ayeong, tu es géniale !

— Facile ! Je ne connais qu'elle comme religieuse. En plus, on nous a interrogés sur sa vie dans un contrôle. Mais toi tu lis trop. C'est ça le problème. La semaine dernière, tu voulais devenir une nouvelle Marie Curie, tu te rappelles ?

— Une nonne a le droit d'étudier la physique, ce n'est pas interdit, que je sache. Sœur Yi Hae-in écrit bien des poèmes.

— Tu dis n'importe quoi ! La poésie et la physique n'ont rien à voir.

— En tout cas, je vais essayer de trouver un sens à ma vie.

— Eh bien, bonne chance !

— Je te demande seulement de ne pas te moquer de moi.

— Promis !

Hyeon-mi pousse un gros soupir.

— Fonder une famille me semble tellement banal. Ça ne remplit pas une vie. Les femmes sont trop esclaves de leur foyer, tu ne trouves pas ?

Ayeong lâche le bras de Hyeon-mi et demande :

— Au fait, tu as complètement laissé tomber le *baduk*<sup>1</sup> ?

— Hmm... je ne suis pas assez forte à côté des garçons. Ils ressemblent à des machines. Quand je joue avec un garçon, j'ai l'impression d'avoir en face de moi un robot dénué de sentiment.

— Oui, mais en se débrouillant bien, on peut ramasser un bon paquet, non ?

— Ça arrive rarement. Mais dis donc, à t'écouter, on dirait que tu t'intéresses beaucoup à l'argent.

— Pas du tout, je déteste ça. Malgré tout, j'aimerais bien jouer comme toi. J'arrêteraient tout de suite les cours et je me consacrerai entièrement au *baduk*. Pourquoi est-ce que je n'ai aucun don ?

A l'entrée du collège, c'est un véritable raz-de-marée d'élèves qui s'engouffrent dans la cour. Les filles jacassent comme une nuée de pies en franchissant l'entrée principale et se dirigent à pas pressés vers les salles de classe. En passant près d'Ayeong, plusieurs garçons lui lancent un drôle de regard. Comme tous ceux de leur

---

1. Sorte de jeu de go.

âge, on dirait qu'ils ont poussé trop vite et ils font penser à des ébauches maladroites.

— Ils sont toujours comme ça avec toi ? demande Hyeon-mi en fusillant les garçons du regard.

Ayeong semble visiblement abattue.

— Laisse-les faire ! murmure-t-elle entre ses dents. Qu'ils crèvent !

Hyeon-mi marche devant Ayeong, comme pour la protéger.

— Quelle poisse de les avoir rencontrés ! dit-elle en se retournant. De quoi ils se mêlent, d'abord ? C'est nul !

Ayeong essaie de se dérober aux regards des collégiens. L'automne dernier, elle a chatté par webcam avec un garçon et lui a montré ses seins. Il a fait circuler la photo sur Internet. Non seulement les garçons du collège n'ont pas oublié, mais il en est résulté quantité de rumeurs malveillantes qui ont enflé comme des ballons. Ayeong n'aurait pas pu les supporter sans le soutien de sa meilleure amie qui jouit d'une bonne réputation au sein du collège. Leurs camarades de classe éprouvent une sorte de respect craintif pour Hyeon-mi, pour ses talents de joueuse de *baduk*, ses brillants succès scolaires et ce côté masculin si inhabituel chez les filles. D'ailleurs, elle est plus populaire auprès des filles que des garçons.

Les deux amies entrent dans leur salle. Avec un soupir, Ayeong va s'asseoir à sa place dans le fond. Hyeon-mi gagne son bureau à côté de la fenêtre et lance un regard oblique vers Ayeong. Comment son amie – une fille si timide et réservée – a-t-elle pu exposer avec tant d'audace ses seins devant la caméra ? Ça la dépasse. Elle a l'impression d'avoir surpris l'un des aspects sombres et secrets de la vie. Se pourrait-il qu'elle aussi porte en elle quelque chose de dissimulé, un « alien » qui n'attendrait que le moment propice pour se manifester ?

Hyeon-mi a observé avec attention la façon dont ces bruits sordides se sont répandus et la cruauté avec laquelle les élèves se sont acharnés sur leur victime. Aux yeux de toute la petite communauté du collège, y compris le principal et jusqu'au gardien, Ayeong n'était plus que la fille qui avait montré ses seins. C'est encore cette image d'elle qu'ils conservent aujourd'hui et qu'ils garderont toujours.

Au début, comme tout le monde, Hyeon-mi a pensé qu'Ayeong allait changer de collège. Elle a même écrit à l'avance une carte en souvenir de son départ. Mais les parents d'Ayeong n'ont pas réagi comme prévu. Ils ont une façon bien à eux de voir les choses. Ils croient à la vie éternelle en ce monde. Bientôt les humains ne mourront plus grâce aux progrès de la biotechnologie et du clonage. C'est un projet élaboré depuis longtemps déjà par les extraterrestres débarqués sur Terre. Avec une telle vision du monde, rien d'étonnant que les parents d'Ayeong ne considèrent pas les insultes essuyées par leur fille comme une atteinte grave à sa personne. Puisqu'on vivra bientôt éternellement, qu'y a-t-il de si terrible à endurer quelques moments de désagrément ? À côté de l'éternité de la vie, trois années de collège ne représentent qu'une nanoseconde. Pour la vie éternelle, nul besoin d'entretenir des relations amicales, mais il faut respecter les commandements. Ils ne mangent que de la nourriture non préparée et des légumes crus, s'abstiennent de consommer de la viande et ne possèdent pas de voiture. Et comme ils passent le plus clair de leur temps à leur lieu de culte, il arrive souvent à Ayeong de devoir manger des nouilles instantanées, seule dans la maison vide. Ces choses-là n'ont pas d'importance, à l'habitude de dire sa mère.

Bref, Ayeong ne pouvait quitter le collège pour aller ailleurs. Ce qu'elle détestait le plus, c'était le cours de

gymnastique, quand elle était obligée de courir et qu'il lui semblait que tous les élèves avaient les yeux fixés sur sa poitrine. Ce qui, à vrai dire, était plus ou moins le cas, jusqu'au jour où elle a demandé à être dispensée du cours. Le professeur lui a adressé un sourire lourd de sous-entendus et a accepté sa requête sans exiger d'explication, comme par charité.

Hyeon-mi regarde sa montre. Il est 7 heures 50. Encore dix minutes avant le début du cours. Elle a largement le temps de faire son devoir de maths. Elle sort son cahier de son cartable et l'ouvre. Mais elle n'arrive pas à s'y mettre. Le menton appuyé sur une main, elle réfléchit. Quel genre de femme Ayeong deviendra-t-elle quand elle sera adulte ?

Le feu est au rouge. Kiyong presse doucement la pédale du frein. Serait-ce grâce à Yuki Kuramoto ? Toujours est-il que son mal de tête s'est un peu calmé. Il change le CD pour la bande sonore du film *Buena Vista Social Club*. Aussitôt le rythme entraînant de la musique se répand dans la voiture. Le groupe cubain – piano, guitare, trompette, chanteurs – est peut-être un peu trop bruyant pour sa petite Hyundai Sonata. *Pampa pampaba pampa pampaba. Tadamadada. Tadamadada.* Kiyong suit la musique avec les lèvres. Si tout pouvait continuer ainsi, la vie vaudrait la peine d'être vécue. Sans quitter du regard le soleil qui se lève au loin, il appuie légèrement sur l'accélérateur. La voiture gravit sans effort la rue en pente, aux sons joyeux de l'orchestre caraïbe. A cet instant, le mal de tête disparaît et Kiyong éprouve un bonheur indicible, comme sous l'effet d'une piqûre de morphine. Pareille à toutes les autres, cette journée commence à la perfection. Il n'y a

pas à se plaindre ! Il s'est levé à la même heure que d'habitude, son adorable fille l'aime toujours, ses affaires roulent sans problème. Et pour ce qui est de sa santé, il se sent en pleine forme et sa vue est toujours aussi excellente.

Au moment où le feu suivant passe au vert, les motos de Quick Service qui s'étaient arrêtées de part et d'autre de sa voiture s'élancent toutes ensemble. Une Honda 125 se colle contre la portière du côté conducteur. Kiyeong jette un coup d'œil au motard casqué. Un court instant, leurs yeux se croisent. Puis, dans un tonnerre de pot d'échappement, la moto accélère et s'éloigne rapidement. Kiyeong monte le volume de la musique. *Tcha tcha tcha*. Les vieux Cubains s'époumonent dans leurs instruments. Kiyeong appuie sur l'accélérateur, déboîte et double quatre véhicules.

Une fois son mari et sa fille partis, Mari sort de la salle de bains, à présent tout à fait réveillée. Elle prend son téléphone portable dans son sac à main et, de son pouce droit, compose rapidement un message :

« On déjeune ensemble ? »

Un instant plus tard, une réponse apparaît sur l'écran :

« OK. Où ? »

Elle joue de nouveau du pouce :

« Midi au Napoli. »

« !! »

Mari jette son portable dans son sac puis entreprend de se sécher les cheveux, assise devant sa coiffeuse. En cet instant précis, son visage affiche l'impassibilité d'une femme qui se coiffe ou se maquille. Un visage totalement dépourvu d'expression. Mari est une femme

comme les autres. Elle étale du fond de teint, applique un trait d'eye-liner sur ses paupières, tout cela machinalement, semblable à un cyborg. Puis elle commence à enfiler un à un les vêtements qu'elle a préparés la veille. Elle bâille en s'habillant. Pour finir, elle met ses collants et fourre sa trousse de maquillage dans son sac à main. Nabi la suit en miaulant jusqu'à l'entrée. Mari s'écarte, de peur que les poils du chat ne s'accrochent à sa jupe noire. Elle chausse ses escarpins de cuir.

— Au revoir, Nabi. Maman s'en va.

Elle ouvre la porte d'entrée. Nabi lève les yeux vers elle.

Allongé sur son lit, Pak Cheol-su tend la main sans se presser pour attraper son portefeuille sur la table de chevet. Trois cent mille won<sup>1</sup> en espèces. Il repose le portefeuille, prend la télécommande et allume la télévision. Il lit l'heure sur l'écran, en haut à droite – 7 heures 47. Tous ses muscles sont tendus. Il a le corps ferme, pas un gramme de graisse de la tête aux pieds. Lentement il relève le buste par la seule force de ses abdominaux, sans bouger d'un centimètre la partie inférieure de son corps. Il tourne de nouveau le regard vers la télé. Un magnifique cheval noir galope sur la route qui longe le fleuve Han. Les quatre chevaux échappés du camion qui les transportait vers le club d'équitation de Wondang ont provoqué un énorme embouteillage. Toutes les voitures qui circulaient sur cette route se retrouvent bloquées. En pleine heure de pointe. Les pompiers, appelés d'urgence, se démènent comme de beaux diables pour essayer d'attraper les

---

1. 1 500 won valent environ 1 euro.

chevaux par la bride. Sourire aux lèvres, Pak observe toute cette agitation. A côté des chevaux qui bondissent dans tous les sens, les conducteurs assis derrière leur volant ressemblent à des nains. Lorsqu'un cheval passe près de l'un d'eux, l'homme rentre instinctivement la tête dans les épaules. Le sexe du cheval se balance à hauteur de ses yeux apeurés.

Le journal télévisé passe à un autre sujet d'actualité. Pak entre dans la salle de bains imprégnée d'une légère odeur d'eau et urine debout. Il tire la chasse, remplit le lavabo. Il se lave le visage en prenant soin de ne pas éclabousser partout puis s'essuie avec une serviette. Sans s'en rendre compte, il se met à fredonner la chanson de Crying Nut, *Au galop !* « Au galop, au galop, au galop, au galop. »



## 8 HEURES

### *Rêves de pieuvre*

Mari ouvre la portière et monte dans sa Golf. Sans doute parce qu'il a plu la veille, le siège recouvert de tissu est humide et collant. Elle baisse la vitre pour aérer. En attendant que le moteur chauffe, elle rabat le pare-soleil et se regarde dans le miroir. L'absence de lumière creuse ses rides. Elle relève le pare-soleil, pose sa main plâtrée sur le volant et de sa main droite libère le frein à main. Avec un vrombissement suivi d'un cliquetis métallique, la voiture s'élance.

Privée de l'usage de sa main gauche, elle est obligée de conduire plus prudemment que d'habitude. Elle a l'impression de revenir à ses débuts de conductrice. Est-il déjà si loin, le temps où elle a pris le volant pour la première fois ? C'était l'été de 1994, l'année où la canicule a été si terrible qu'on a retrouvé morts des gens qui s'étaient endormis la veille à côté de leur ventilateur allumé. Dès qu'elle entrait dans le véhicule non climatisé de l'auto-école, la sueur dégoulinait sur son visage et pénétrait dans ses yeux. Elle repense à toutes les premières fois de sa vie. Le premier jour où elle est montée sur un vélo, c'était au début de l'été de sa troisième année à l'école primaire. Les garçons roulaient en file indienne. Mari était inconfortablement assise sur le porte-bagages du garçon le plus costaud de la bande. Puis ils se sont arrêtés au bord d'une rivière et le garçon

lui a appris à pédaler. En équilibre précaire sur sa monture, elle a mis au moins une demi-heure pour maîtriser le monstre à deux roues qui n'en faisait qu'à sa tête. Mais lorsqu'elle a enfin réussi à rouler sans l'aide de personne sur le chemin étroit qui longeait la rive, les garçons, loin derrière elle, l'ont acclamée avec de bruyants sifflements. Et quand elle est revenue vers eux, encore haletante d'excitation, le garçon lui a tendu une cigarette.

Est-ce possible ? se demande-t-elle. Ont-ils vraiment fumé, ce jour-là ? Si jeunes ? Elle n'en est plus très sûre. La mémoire vous joue parfois de ces tours... Pourtant, toute la scène lui apparaît de façon étrangement distincte et vivante.

Elle a pris la cigarette et, dès la première bouffée, s'est mise à tousser. Pas vraiment à cause de la fumée, mais elle s'est dit que c'était ainsi qu'il fallait réagir. Les garçons l'ont trouvée drôle et ont éclaté de rire. Puis, tous ensemble, ils ont aspiré de toutes leurs forces la dernière taffe et ont jeté leurs mégots dans les eaux sales de la rivière. Après quoi, ils ont enfourché leurs vélos et sont rentrés chez eux.

Mari a tout à coup envie d'une cigarette. Elle ouvre le boîtier entre les deux sièges, espérant avoir la chance d'en trouver une. Mais rien ! Si seulement il en restait une, ne serait-ce qu'une seule ! Elle aurait dû en acheter.

Les feux stop du véhicule devant elle s'allument. Un bouchon commence à se former. Elle sort la tête par la vitre ouverte et aperçoit une Korando au pare-chocs tout cabossé, garée sur le bas-côté de la route. Les dépanneuses et les voitures de police se sont attroupées comme une nuée de corbeaux. La Korando a dû déraiper et heurter la glissière de sécurité du côté du fleuve.

Mari allume ses feux d'urgence et va s'arrêter sur le bord de la route derrière les voitures de police. Elle

descend, s'approche d'un policier agenouillé, occupé à mesurer les marques de dérapage sur la chaussée. L'homme, le ventre aussi rebondi que la roue d'un cinq tonnes, se relève péniblement.

— Quelle compagnie d'assurances ? interroge-t-il. Vous avez fait drôlement vite, dites donc !

— Il y a des morts ?

Le flic regarde son visage puis son poignet plâtré. Il semble enfin comprendre qu'elle n'a rien à voir avec les assurances. Un homme, vêtu d'un blouson de cuir usé, s'avance vers eux. A voir sa légère claudication et l'expression choquée de son visage, Mari devine qu'il s'agit du conducteur de la voiture accidentée.

— Quelle question ! s'exclame-t-il. Personne n'est mort. Et d'abord, qui êtes-vous ? De quelle compagnie ?

Mari détourne légèrement la tête.

— Non, rien, c'était juste comme ça... répond-elle.

— Vous n'êtes pas de l'assurance ?

— Non.

L'homme rougit comme un enfant qu'on vient de réprimander.

— Qu'est-ce que vous faites là, alors ?

— Je vous ai dit que c'était par curiosité.

Avant que le gros policier ne s'agenouille de nouveau, elle lui demande :

— Vous n'auriez pas une cigarette ?

Le policier sort un paquet de sa poche et, contre toute attente, le lui tend sans un mot. Il fume des Salem. Avec un grand sourire charmeur, elle en prend deux. Le policier acquiesce d'un léger hochement de tête.

— Vous aimez ce qui est fort, on dirait, remarque-t-il d'un air plein de sous-entendus.

— Merci.

Le policier tend vers elle son briquet allumé, mais elle refuse poliment. Elle regagne sa voiture, s'installe au volant. Elle se sert de l'allume-cigare puis aspire une longue bouffée, les yeux fermés. Sans le handicap de sa main gauche, elle pourrait fumer en conduisant, mais le plâtre l'en empêche. Avant même que la nicotine n'atteigne ses poumons, son cerveau réagit. La tension de ses nerfs se relâche. Le monde lui apparaît sous un jour plus rose. Elle exhale la fumée et ouvre les yeux. Le policier et le conducteur du véhicule accidenté observent la lueur rouge de sa cigarette à travers la vitre teintée. La fumée s'échappe en volutes par le toit ouvert de la voiture. Mari se remémore une autre première fois de sa vie. A quel âge a-t-elle pris conscience que les êtres humains étaient mortels ?

Un chrysanthème posé sur un pupitre inoccupé dans la salle de classe. La vieille institutrice, qui venait d'atteindre la soixantaine, cachait son nez rouge dans son mouchoir. Ses camarades reniflaient. Assise derrière le pupitre vide, Mari avait l'impression que tous la surveillaient pour mesurer la profondeur de son chagrin. Mais ce n'était pas qu'une impression. Les élèves lui lançaient réellement des regards désapprobateurs. Car elle était la seule à ne pas pleurer. Elle avait enfoui son visage dans ses mains, mais ce qu'elle éprouvait, c'était un sentiment d'injustice. N'était-elle pas trop jeune pour devoir ressentir de la tristesse ? Sa voisine, dans sa robe rose, lui avait expliqué : leur camarade avait été kidnappée, victime de la ruse d'un méchant adulte. Quelques jours après, on avait retrouvé son corps dans un sac de voyage abandonné devant un pressing. Mari n'avait pas compris le sens du mot « kidnappée ». Toutefois le visage de son ancienne camarade la hantait. Pourquoi avait-il fallu qu'elle se mette dans ce sac, pour ensuite les rendre tous aussi tristes ? la maudissait-elle

intérieurement. Avait-elle voulu jouer à cache-cache ? N'avait-elle pas compris que cela pouvait tourner au drame ? Mari fixait le bureau vide d'un regard furieux. Il n'y avait plus qu'un chrysanthème à la place de sa camarade. Sa chaise était vide, mais son absence remplissait la classe. Quand elle était là, personne ne faisait attention à elle. A présent, sa disparition avait tout changé. Ne reviendrait-elle jamais ? Mari conserva encore quelque temps des doutes sur l'irréversibilité de la mort. Pourtant, la petite victime ne revenait toujours pas, et pendant plusieurs semaines l'élève responsable de la salle de classe remplaça chaque matin le chrysanthème. Or, même cela devait bientôt prendre fin. Plus tard, Mari élaborait sa propre définition de la mort, bien qu'encore confuse : la mort c'était d'abord une disparition soudaine qui obsédait l'esprit des vivants. Si ce n'était que ça, la mort était cool. Mari décida alors de jouer à sa propre mort. Un jour, de retour de l'école, elle se cacha, avec ses chaussures, dans un placard situé à mi-hauteur du mur, chez sa grand-mère. Au début, personne ne remarqua son absence. Elle commença à s'ennuyer. La disparition de sa camarade n'avait attiré l'attention qu'au bout de plusieurs jours. Il lui fallait donc patienter. Elle somnola quelques instants, puis finit par s'endormir. Lorsqu'elle se réveilla, toute la famille était en ébullition. Exactement ce qu'elle avait espéré. Elle sentit la présence d'un étranger. A travers une fente dans le placard, elle distingua l'uniforme bleu marine d'un policier, celui-là même qui s'était présenté à l'école. Son grand-père affichait un air grave. Quelqu'un sanglotait. Ce devait être sa plus jeune tante, celle qui était très émotive. Sa grand-mère téléphona à sa mère, alors à Séoul. Ça ne faisait qu'une demi-journée qu'ils ne l'avaient pas vue, et déjà la maison était sens dessus dessous. C'était sûrement à cause du récent

kidnapping. Terrifiée par le remue-ménage provoqué par son innocente plaisanterie, Mari souhaita alors mourir pour de bon. Si la mort lui avait accordé le pouvoir de flotter dans les airs comme un ange invisible, elle n'aurait eu aucun regret. Elle n'aurait ainsi fâché ni sa grand-mère ni sa tante ni sa mère. Mieux valait qu'elles fussent tristes qu'en colère contre elle. Elle essaya de s'étrangler. Au bord de la suffocation, elle donna instinctivement un violent coup de pied dans la porte du placard. Quelque chose tomba avec fracas. Le chihuahua adoré de sa grand-mère – c'était comment déjà son nom ? Jerry ? – se mit à aboyer en direction du placard. Sa grand-mère se leva d'un bond et ouvrit brusquement la porte. La vieille dame mesurait plus d'un mètre soixante-dix et possédait une force herculéenne. Elle attrapa Mari par les cheveux et la fit descendre de force. La petite fille tomba en même temps qu'une pile de couvertures et s'affala sur le sol. Heureusement, elle n'eut rien de cassé.

Sa Golf entre au pas dans le parking de l'immeuble où elle travaille. A la vue de son plâtre, le gardien en uniforme râpé sort précipitamment et lui barre le chemin. Elle freine. Le gardien s'approche pour lui ouvrir la portière.

— Avec votre bras dans cet état, vous n'allez pas pouvoir vous garer. Laissez-moi vous aider.

Faisant mine d'être touchée, elle descend de voiture. L'homme se met au volant et, d'une seule manœuvre, fait entrer le véhicule dans l'ascenseur. C'est lui qui un jour lui a dit avec fierté que sa fille venait d'intégrer l'université. Mari le remercie d'un geste de la tête puis, après avoir rajusté ses vêtements, traverse la vaste salle où sont exposées, largement espacés les unes des autres, des voitures flambant neuves, telles des maquettes de dinosaures dans un musée d'histoire naturelle. Elle

pénètre dans le bureau, salue d'un sourire joyeux son patron déjà arrivé, puis va s'installer à sa place. Elle jette un coup d'œil sur son bureau impeccablement rangé et ouvre le grand tiroir de droite pour y déposer son sac à main. Elle adore cet instant. Elle aime aussi le contact de ses talons sur le sol de marbre du hall d'exposition. A côté de son lieu de travail, sa maison lui paraît un monstre incontrôlable. Le pourtour de l'évier est toujours envahi de produits inconnus – toutes sortes de sauces et de tisanes dont elle ignore l'origine. Elle n'a aucune idée d'où ils viennent. Sous prétexte qu'ils ne s'abîment pas, on les laisse traîner indéfiniment dans la cuisine. Pour ce qui est du nettoyage du réfrigérateur, elle ne l'envisage même pas. Quant à la chambre de sa fille, c'est un véritable capharnaüm, à croire qu'elle y élève un troupeau de cochons. Et puis il y a son mari, dont elle n'arrive toujours pas à deviner ce qu'il a dans le cœur et dans la tête, et sa fille qui s'éloigne chaque jour davantage en grandissant. Enfin bref, rien de ce qui touche à la maison n'est simple. La seule pensée de son foyer lui donne la migraine.

L'ordinateur à peine allumé, un message apparaît dans la fenêtre de Messenger. C'est son patron. Il est assis au bureau juste derrière elle, mais il utilise souvent ce moyen de communiquer. « Quel est votre planning de la matinée ? » Mari répond : « J'ai un client qui vient essayer une Passat ce matin, et cet après-midi je m'occupe du mailing pour les invitations au Salon de l'auto. » Elle se retourne. L'homme – cheveux bouclés et lunettes à monture plastique – regarde fixement son écran, puis se remet à pianoter. Un instant après, sa réponse s'affiche sur l'écran de Mari : « Madame Jang, n'avez-vous pas arrêté de fumer ? » Mari lève le bras pour renifler discrètement sa manche. Un parfum de menthe se mêle à l'odeur âcre du tabac. Elle sort d'un

tiroir une bombe de désodorisant pour tissu et se dirige vers les toilettes. Le directeur semble toujours absorbé dans la contemplation de son écran. Néanmoins, rien de ce qui se passe dans ses locaux ne lui échappe.

« Il peut parler, lui ! s'énerve Mari. Il est complètement accro à la marijuana ! » Elle sait très bien pourquoi son patron est particulièrement sensible à l'odeur de feuilles brûlées. Dans la boutique de vêtements d'importation qu'il avait ouverte avec l'argent de son nouveau riche de père, ce n'était pas seulement des Gucci et des Ferragamo qu'il proposait. Il vendait aussi de la marijuana et attendait les livraisons d'herbe avec autant d'impatience que ses clients. Dès que le bruit avait couru qu'on pouvait s'en procurer chez lui, une foule de chanteurs, d'acteurs et de jeunes gens aisés avaient commencé à affluer. Et tandis qu'il glandait d'un hôtel à l'autre en fumant des joints et en sniffant de la cocaïne, ses vingt ans s'étaient envolés. Quand ses clients artistes avaient commencé à se faire arrêter, il avait réussi à tirer son épingle du jeu en dénonçant les plus célèbres à la brigade des stupéfiants. C'était le prix à payer. Pourquoi les victimes de ses trahisons étaient-elles revenues fréquenter sa boutique après leur libération et avaient-elles renoué avec lui ? Pour Mari, c'est un mystère. La dépendance des toxicomanes était-elle si puissante qu'ils ne pouvaient se passer de lui ? Ou bien possédait-il un charme particulièrement irrésistible ? Mari jette un coup d'œil furtif à son patron. A première vue, c'est un homme d'âge moyen tout ce qu'il y a d'ordinaire. Il mesure à peine un mètre soixante-dix et on ne peut pas vraiment dire qu'il soit beau. Bien sûr, en ancien professionnel du vêtement, il sait s'habiller avec élégance. Mais il n'arrivera jamais à faire oublier la médiocrité de son physique. Cela fait cinq ans que Mari travaille avec lui et pas une seule fois elle n'a ressenti de l'attrance



envers lui. Pourtant il doit bien avoir un charme caché puisqu'il s'est remarié avec un ancien mannequin et que, même depuis son mariage, les femmes ne cessent de virevolter autour de lui.

Et il continue d'entretenir des relations avec ses anciens clients. De temps en temps, de vieux rockeurs à la voix cassée viennent le voir dans le hall d'exposition et sortent avec lui pour essayer une nouvelle voiture. Ils ont tous déclaré publiquement qu'ils avaient arrêté la drogue. Mais comment les croire ? Par contre, les déclarations du patron de Mari ne semblent pas sujettes à caution. Son cas est pour le moins singulier. Ce serait sa conversion au christianisme qui lui aurait permis de décrocher. Un jour qu'il était en manque, il a rencontré un ami de collège qui lui a rappelé un souvenir très ancien. Vers l'âge de dix ans, il avait vécu une curieuse expérience : au cours d'un service religieux dans un temple protestant, il était entré dans une sorte de transe. Rempli de nostalgie, il s'est mis alors à la recherche de cette église. Et là, il a compris qu'il était possible, sans drogue, de parvenir au complet oubli de soi-même. Depuis, chaque mercredi et chaque dimanche, il se rend au service divin. Il a même arrêté de fumer les cigarettes qu'il aimait tant. Il dit à présent qu'il croit en Jésus, mais Mari n'est pas certaine de savoir ce qui l'attire. Si c'est Dieu ou l'extase.

Il est 8 heures 30. Kiyeong arrive à son bureau un peu plus tôt que d'habitude. Wi Seong-gon, son unique employé, est déjà là. Agé d'une trentaine d'années, il est presque chauve. Il prétend avoir commencé à perdre ses cheveux dès l'âge de vingt ans. Après ses études universitaires, il a travaillé dans une entreprise

sidérurgique à Pohang. Mais il n'a pas tardé à démissionner pour aller étudier dans plusieurs écoles de cinéma. Il rêvait de devenir metteur en scène. Finalement, après avoir enchaîné les petits boulots dans le cinéma, il a échoué ici. Comme il s'est porté garant pour un emprunt de son père – un inventeur incorrigible –, il s'est retrouvé criblé de dettes. Pour empêcher la banque de saisir son salaire, Kiyeong le paie en liquide.

— Vous arrivez tôt aujourd'hui, dit Seong-gon.

— Comme tu le vois. A propos, Seong-gon, tu prends un petit-déjeuner tous les jours ?

— J'essaie.

— J'ai entendu à la radio que c'était indispensable au bon fonctionnement du cerveau.

— Oui, c'est ce qu'on dit. Et vous, patron, vous mangez le matin ?

— Non.

— Au fait, dit Seong-gon, son regard tourné vers l'écran. Pour *L'Ombre bleue*, ça tombe à l'eau.

— Ah bon ? Tant pis. Il était un peu cher, de toute façon. Et le Bergman ?

— Je peux en trouver une copie, mais je ne sais pas où le faire projeter.

— Essaie de voir tout de même.

— D'accord.

— Et les autres, ça marche ?

— Tout va bien. Vous avez quelque chose de particulier aujourd'hui ?

— Pas vraiment.

Kiyeong va s'asseoir à son bureau dans un coin et allume son ordinateur. Seong-gon se remet à taper sur son clavier. Discrètement, Seong-gon a détourné l'écran LCD de son ordinateur pour empêcher son patron de le regarder. Kiyeong le dévisage. Le premier venu ne tarde

pas à se rendre compte que Seong-gon est un incontournable des films pornos. A diverses reprises, Kiyong a essayé d'embaucher des femmes, mais dès qu'elles ont découvert que Seong-gon regardait en cachette des films X, elles ont démissionné sur-le-champ. Bien que Seong-gon n'ait rien fait pour les offusquer, elles l'ont jugé au premier regard, peut-être un peu trop sévèrement d'ailleurs : un chauve amateur de pornos, et mauvais payeur par-dessus le marché ! En quelque sorte, un concentré de tous les défauts que les jeunes femmes modernes détestent.

— Il y en a bien qui collectionnent les couteaux, d'autres qui n'aiment que les films fantastiques, a-t-il dit un jour à Kiyong pour se justifier. Pourquoi pas des fans de pornos ?

— Bien sûr, tu as raison, a approuvé Kiyong, sans plus de commentaire.

Mais ce n'est pas du tout ce qu'il pense.

Le problème n'est pas là, voudrait-il dire. Tout est une question de charme. Si tu possédais un charme irrésistible, tu pourrais regarder tous les pornos que tu veux, ça n'aurait aucune importance. On pardonne tout à celui qui séduit. Que tu sois un brin immoral, pinailleur ou même méchant, les gens peuvent le tolérer. Mais ils n'auront aucune indulgence pour un chauve insipide qui bosse dans une boîte minable et qui passe son temps à visionner du porno. Ça, c'est inexcusable.

Kiyong détourne le regard et ouvre doucement son tiroir. Trois boîtiers vides de bandes de 35 mm y traînent pêle-mêle. Quelqu'un a fouillé dedans, c'est évident. Il range toujours verticalement les boîtes en équilibre instable, de façon à pouvoir détecter instantanément si le tiroir a été ouvert. Un piège, pour ainsi dire, qu'il apprécie particulièrement. Il jette un coup

d'œil discret à Seong-gon. Sans en exclure tout à fait la possibilité, il semble tout de même que ce ne soit pas lui le coupable. Kiyeong effleure les boîtiers du doigt. C'est la deuxième fois qu'un tel incident se produit. Les agents de la CIA qui opèrent depuis l'ambassade américaine en Russie ont établi ce qu'ils appellent le « code de Moscou ». On y trouve par exemple le principe suivant : « Une fois, c'est un hasard, deux fois, c'est une coïncidence, trois fois, c'est le résultat d'une opération planifiée. » Il reste encore une fois.

Du bout des doigts, il presse fortement ses paupières. Son mal de tête est revenu. Qui a touché à son tiroir cette nuit ? Il ne contient pourtant rien d'important. Quelques dossiers, des accessoires de bureau, comme en possède n'importe quel importateur de films. Devrait-il installer un système de vidéosurveillance ? Certes, il pourrait peut-être ainsi dissuader un intrus de pénétrer dans son bureau. Mais cela ne lui permettrait pas de découvrir ce qu'on veut de lui. S'il s'agit d'un professionnel, celui-ci ne prendra pas le risque d'entrer dans un bureau sécurisé, et si, au contraire, c'est un amateur, inutile dans ce cas d'utiliser un moyen aussi coûteux pour lui mettre la main au collet. Il pourrait éventuellement installer une micro-caméra espion, mais c'est un dispositif facilement détectable. Un mauvais pressentiment s'insinue en lui. Le téléphone sonne. Seong-gon décroche.

— C'est pour vous, patron !

Kiyeong saisit le combiné.

— Monsieur Kim Kiyeong ?

— Oui ?

— Je vous ai envoyé un mail. Vous ne l'avez pas encore lu.

— Qui est à l'appareil ?

L'inconnu à l'autre bout du fil hésite un instant.

— Je suis un ami de l'oncle d'Anseong. Je viens d'ouvrir une société de crédit. Faites appel à moi, si vous avez un besoin pressant d'argent pour vos affaires.

— Pardon ? Vous êtes qui, vous avez dit ?

L'homme raccroche sans un mot.

— Allô, allô !...

Kiyeong repose le téléphone en fronçant les sourcils. Sur l'écran de son ordinateur s'affichent les sommets enneigés de l'Himalaya. Il se ronge nerveusement les ongles, tourne la tête de gauche à droite tout en martelant son bureau du bout des doigts. Après un moment d'hésitation, il pointe la souris sur l'icône d'Outlook Express, sans se décider à l'ouvrir. L'icône est minuscule, nul ne sait ce qui peut en sortir. Finalement, il double-clique. Avec un léger chuintement, le disque dur tourne et la fenêtre de messagerie s'ouvre. Il clique sur la boîte de réception. Il commence par lire le message l'informant que la copie d'un film iranien qu'il a achetée lors du festival d'automne à Pusan va bientôt passer en douane. Puis un autre message l'avertit que l'Association des anciens de son université organise un rassemblement pour collecter des fonds en faveur d'une œuvre caritative. Il y a aussi un agent qui lui propose des films bon marché. A part ça, rien que des spams. Il regarde attentivement les objets de plusieurs dizaines de courriers indésirables et les supprime un à un. Il pourrait les surligner en bloc et les effacer d'un seul coup, mais il ne le fait pas. La flèche de la souris s'immobilise sur un message. L'objet du mail indique : « Prêts immédiats, sans demande de garantie. Employés, fonctionnaires, réglez par carte. » Kiyeong jette un coup d'œil autour de lui. Seong-gon, sur le point de se lever, croise son regard.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

— Non, ça va.

— Un café ?

— Il y en a de prêt ?

— Non.

— Fais-m'en une tasse, s'il te plaît.

Pendant que Seong-gon prépare le café en fredonnant, Kiyeong ouvre le message d'annonce de la société de crédit. Un texte encadré de lumières clignotantes retient son intérêt. Après une lecture attentive, il clique sur le mot « ici » marqué en rouge dans la phrase : « Pour une simulation d'emprunt, cliquez ici. » Une nouvelle fenêtre s'affiche. Il clique de nouveau sur un mot, qui à son tour active une autre fenêtre... Chaque nouvelle opération le rapproche du but. Lorsqu'il sent qu'il est presque arrivé, il regarde de nouveau autour de lui. La machine à café laisse échapper bruyamment ses derniers jets de vapeur. Seong-gon sort la verseuse de l'appareil et revient, un mug à la main. Kiyeong s'empresse de relancer Google.

— Tenez.

Seong-gon dépose la tasse sur le bureau, y verse le café.

— Merci. Au fait, tu sais, ce film iranien ? Il va bientôt passer en douane.

— Ah, super ! Nous aurons bientôt de quoi nous occuper, alors.

— Oui, sûrement.

Aussitôt que l'employé a regagné sa place, Kiyeong rouvre Outlook Express. Il ferme toutes les autres fenêtres, ne laissant affichée que la dernière. Enfin, le message décisif apparaît :

*Au fond de la jarre  
sous la lune d'été  
une pieuvre rêve<sup>1</sup>*

---

1. Matsuo Bashô, *Haïku, Anthologie du poème court japonais*, trad. Corinne Atlan et Zéno Bianu, Poésies/Gallimard, p. 75.

Kiyeong ravale sa salive. En fait, il serait plus exact de dire que chaque particule de sa salive se fraie difficilement un chemin dans sa gorge. Il boit d'un trait son café qui est en train de refroidir à côté de la souris. Si sa mémoire est bonne, ce haïku doit être le message codé signifiant l'ordre n°4. Il en est pratiquement certain. Il se tourne vers l'étagère et prend le 53<sup>e</sup> volume de l'anthologie de la poésie mondiale éditée par Mineumsa. A la page 67, il trouve le fameux haïku de Matsuo Bashô. Ses mains transpirent. Il essaie de les détendre en ouvrant et en resserrant les poings plusieurs fois de suite. Il calcule : 67 moins 63, l'année de sa naissance. Résultat : 4. L'ordre qu'il n'a jamais reçu au cours de ces vingt dernières années, c'est celui-là, l'ordre n° 4. Impossible de l'ignorer.

En préface au haïku, un texte intitulé *Une nuit à Akashi*. Akashi est une région réputée pour la pêche à la pieuvre. Les pêcheurs, qui connaissent l'attraction des pieuvres pour les abris cachés, plongent des pots d'argile dans la mer à la nuit tombée puis les repêchent le lendemain matin. Les pieuvres blotties dans ces récipients ont alors fait leurs derniers rêves.

Kiyeong feuillette le recueil de poèmes. C'est Yi Sang-hyeok, de la cellule 35, qui avait redécouvert dans les années quatre-vingt l'efficacité d'un cryptage classique fondé sur les poèmes et les livres. Pour cela, nul besoin d'un tableau de nombres aléatoires ni de radio à ondes courtes. Il suffit de posséder quelques ouvrages et une mémoire infailible. Parmi tous les poèmes désignant l'ordre n°4 – ainsi un poème de Pablo Neruda ou une citation de Khalil Gibran –, c'est le contenu même de ce haïku qui se rapproche le plus de la signification de l'ordre en question. De façon si évidente, en fait, qu'à l'époque Kiyeong avait du mal à y voir un code secret. Le fameux poème de Matsuo Bashô correspond

à l'ordre n° 4 avec l'exactitude d'une fonction linéaire. Ces vers écrits par un ermite errant de l'époque d'Edo qui viennent de lui parvenir, tel un chameau amaigri par sa traversée du désert, semblent dépouillés de toute subtilité et ne contiennent plus qu'un message aride : « Abandonne tout et rentre immédiatement. Cet ordre est irrévocable. » Jusque-là, Kiyeeong a vécu dans la conviction qu'un tel ordre ne lui arriverait jamais. Il croyait que non seulement celui-là mais tous les autres seraient indéfiniment reportés. Or l'injonction a fini par tomber. Qui la lui a envoyée et surtout pourquoi maintenant ? Il n'en a aucune idée. Tambourinant sur son bureau du bout des doigts, il essaie de mettre de l'ordre dans ses pensées. Au cours de ces dix dernières années, depuis l'élimination de Yi Sang-hyeok, personne ne lui a rien adressé qui ressemble à une telle sommation. Presque tous les agents envoyés au Sud par Yi Sang-hyeok ont coupé les ponts entre eux et se sont débrouillés tout seuls pour survivre, prenant grand soin de s'ignorer les uns les autres.

Peut-être s'agit-il d'une erreur. Ou bien d'une mauvaise plaisanterie. Il se peut qu'il ait reçu par méprise l'ordre destiné à un autre. Ou que ce message, originellement prévu pour beaucoup plus tard, lui soit arrivé trop tôt. Pourtant, l'homme qui l'a appelé tout à l'heure a clairement prononcé son nom. Yi Sang-hyeok aurait-il réintégré le bureau 130, chargé des liaisons ? Serait-il en train de rétablir ses réseaux ? Kiyeeong a l'impression de nager en pleine confusion, comme quelqu'un qui se demande s'il a vraiment rêvé au moment où son rêve de la nuit se matérialise sous ses yeux. Pour connaître les détails – quand, où et comment rentrer –, il faudrait encore ouvrir plusieurs fenêtres sur l'écran de l'ordinateur. Kiyeeong y renonce. A la place, il éteint sa machine et quitte son bureau. Comme il s'appête à sortir, son



pied heurte la corbeille à papiers en plastique qui se renverse avec bruit. Ça fait des années qu'elle se trouve là, à la même place, et jamais il ne s'est pris les pieds dedans. Des revues et des gobelets en carton se sont répandus sur le sol. Seong-gon se lève.

— Vous vous êtes fait mal ?

— Non, ça va.

Kiyeong relève la corbeille et, en ramassant son contenu, s'entaille l'index droit sur le bord d'une canette de jus d'orange. Avec une grimace, il se redresse brusquement et lance un violent coup de pied dans la corbeille. L'objet s'envole et va s'écraser contre le bureau de Seong-gon. *Vlan.*

— Bordel de merde ! s'écrie Kiyeong.

— Vous êtes blessé ? interroge Seong-gon, stupéfait.

Kiyeong essaie de calmer sa respiration, son doigt blessé dans la bouche.

— Excuse-moi, Seong-gon.

— Euh... vous en faites pas, je m'en occupe.

Epiant l'humeur de son patron, Seong-gon rapporte la corbeille à sa place pour ramasser les détritrus. Debout, immobile, Kiyeong regarde son employé s'affairer. Son mal de tête a repris de plus belle. Il ne sait pas quoi faire ni comment. C'est le vide dans son crâne. Il a déjà oublié qu'il voulait sortir. Il retourne s'asseoir à son bureau, décroche le téléphone, compose un numéro. Un répondeur l'informe que la ligne n'est pas en activité et qu'il faut rappeler ultérieurement. Après avoir réfléchi un instant, Kiyeong quitte la pièce. Il appelle de son portable.

— Allô ! Je suis bien à la salle des professeurs ? Pourrais-je parler à Mlle So Ji-hyeon ? Elle est en cours ? Quand aura-t-elle terminé ? C'est de la part d'un parent d'élève. Je voudrais lui parler de ma fille... Entendu, dans ce cas, laissez-lui un message. Je suis le père de

Kim Hyeon-mi. Oui, oui, dites-lui que je viendrai la voir vers 10 heures... Merci.

Il regarde sa montre et rajuste ses vêtements. Il a à peine fait quelques pas qu'il est pris d'un léger vertige mais se ressaisit aussitôt. Au loin, le hurlement étouffé d'une sirène d'ambulance retentit.

Dans les toilettes, Mari meurt d'envie d'ôter son plâtre. Elle éprouve un besoin furieux de gratter sa peau qui doit être couverte de croûtes. Mais un tel comportement de la part d'une adulte ne serait pas raisonnable. Elle asperge ses vêtements de désodorisant, un mélange de menthe et d'ammoniaque. Elle ouvre la fenêtre qui donne sur la rue. Le rebord est couvert de cendres de cigarette. C'est là que viennent fumer les employées de l'immeuble. Mari connaît au moins trois fumeuses dans le bâtiment. Elles travaillent dans des sociétés différentes, mais chaque fois qu'elles se rencontrent, elles partagent leurs cigarettes et bavardent comme des amies de longue date.

Après s'être lavé les mains, Mari retourne à son bureau. Le directeur est parti, mais elle ne sait pas où. En tout cas, il n'est plus là. Elle ignore encore comment cette journée va se dérouler. Elle espère simplement vendre une voiture au client qui doit venir l'essayer.

Elle vérifie dans son agenda qu'elle n'a rien oublié. Sur le calendrier, elle a coché le jour anniversaire de la mort de son père. C'est après-demain. Ça lui était complètement sorti de l'esprit, alors qu'il y a à peine deux ans qu'il est mort. Elle se sent un peu coupable. Son père, Jang Ik-deok, est né le 14 novembre 1925, le même jour que le légendaire catcheur professionnel Yeok Dosan. Le maître Yi O-deok, célèbre militant

pour la défense de la langue coréenne, est également né ce jour-là. Le père de Mari ne s'est jamais intéressé à la campagne en faveur du coréen mais il a suivi de près la carrière de Yeok Dosan sans jamais le rencontrer en personne. Il est même allé jusqu'au Japon et a acheté une serviette dont s'était servi son idole pour essuyer sa sueur, serviette qu'il a payée une fortune à un homme d'affaires coréen résidant au Japon. Le 15 décembre 1963, deux jours avant que le général Park Chung-hee, auteur du coup d'Etat du 16 mai 1961, n'entre en fonction comme président civil de la troisième République, le père de Mari, âgé de trente-neuf ans, négociant en spiritueux, était en train de boire avec des connaissances dans le quartier de Chungjangro, à Gwangju, dans la province de Cheolla, lorsqu'il ressentit soudain une violente douleur abdominale. Son corps massif – il pesait bien ses 100 kilos – couvert de sueurs froides s'affala avec fracas sur le sol. Le patron du bar et ses amis l'emportèrent en hâte à l'hôpital.

C'était une appendicite aiguë. Dans la salle des urgences, un médecin l'ausculta. Dans la même pièce étaient allongés côte à côte les cinq membres d'une famille qui avaient tenté de se suicider en mangeant du fugu. L'un d'eux était mort, les autres dans un état critique, disait-on. Cette famille était le centre de toutes les attentions et le sujet principal de toutes les conversations dans la salle. Comme il ne souffrait que d'une petite appendicite, le père de Mari ne fut pas traité en priorité. Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'on le transféra au bloc opératoire. Son front dégoulinait de sueur glacée. Le médecin et les infirmières s'apprêtèrent à l'opérer. Dans un état second du fait des douleurs aiguës qui le transperçaient, il entendit une radio interrompre son programme musical pour diffuser un bulletin spécial. Le médecin s'approcha de lui, armé d'une

seringue contenant un anesthésique. Malgré sa douleur, Ik-deok leva la main pour l'arrêter. Le médecin tapota la seringue pour en faire tomber les premières gouttes. Ik-deok cessa de gémir et désigna de la main la radio dernier modèle posée dans un coin de la salle : Yeok Dosan, la plus grande star du catch japonais, poignardé par un yakuza la semaine précédente, venait de mourir. « On vient d'apprendre par notre correspondant à Kyoto que la vedette du catch japonais, Yeok Dosan, a succombé à une péritonite à 22 heures, alors qu'il était soigné pour une blessure abdominale à l'hôpital Sanno de Tokyo. Dans la nuit du 8 décembre, Yeok Dosan s'était querellé dans un cabaret avec un gangster du nom de Murada Gaseshi, lequel lui avait porté un coup de poignard dans le ventre. »

Jang Ik-deok pleura. Peu après, une violente douleur lui déchira l'abdomen. Sa tristesse de perdre un frère spirituel finit par être sublimée en un sentiment d'une tout autre nature, grâce à la souffrance physique de ses boyaux. Plus tard, il se sentirait fier d'avoir eu une appendicite ce jour-là et considérerait l'événement comme un symbole particulier de sa solidarité envers Yeok Dosan, ou encore comme un mal mystique que le catcheur lui aurait légué avant de partir pour l'au-delà. Le chirurgien de Gwangju, qui manifestait une indifférence absolue pour le catch, éteignit la radio et enfonça l'aiguille dans le bras de son patient. Le visage inondé de larmes, Ik-deok ne tarda pas à perdre conscience, et l'intervention put enfin commencer.

Ik-deok devait raconter plus tard que pendant l'opération il avait rêvé de Yeok Dosan. Le catcheur était venu vers lui, vêtu d'un beau costume. Dès qu'il émergea de l'anesthésie, il déclara en japonais à sa famille réunie :

— Il faut vivre comme on chante.

Il affirma que tel était le testament de Yeok Dosan. C'était la première fois qu'il parlait japonais depuis dix-huit ans, depuis la libération du pays du joug nippon. Rien d'étonnant donc que toute la famille en demeurât muette de surprise. A compter de ce jour, il utilisa cette phrase aussi souvent que les Français disent : « C'est la vie. »

Plus tard, les proches qui le veillèrent lors de ses derniers instants espérèrent secrètement l'entendre prononcer une fois encore cette maxime. Ce n'était pas tant qu'elle leur plaisait que parce qu'ils trouvaient le moment tout à fait approprié pour l'entendre une dernière fois. Elle leur était devenue aussi familière qu'une annonce publicitaire. Mais ses lèvres restèrent closes. Seuls ses yeux, presque entièrement collés par les sécrétions lacrymales, clignèrent comme ceux d'une vache. Puis il tourna péniblement la tête. Il promena son regard sur chacun des membres de sa famille. Ils n'eurent pas besoin du médecin pour se rendre compte qu'il n'en avait plus pour longtemps. Il appela In-seok, son deuxième fils, qui se tenait debout au pied de son lit. Celui-ci s'avança d'un pas hésitant. Comme sa mère lui barrait la route, il s'arrêta à mi-chemin. De la tête, le mourant lui fit signe de venir plus près. Sa mère lui céda la place à contrecœur et In-seok approcha son oreille de la bouche de son père. Le vieil homme remua ses lèvres desséchées et d'une voix à peine audible lui fit part de ses dernières volontés. In-seok écouta en hochant la tête, la mine grave et sombre. Un moment après, les ondes qui s'affichaient sur l'écran du moniteur cardiaque s'interrompirent, comme dans un film à la télévision. On s'attendait à cette mort depuis longtemps déjà, aussi la famille ne se jeta-t-elle pas sur le corps en hurlant de tristesse. La veuve demanda à son fils :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

La mine embarrassée, In-seok garda le silence.

— Tu peux me le dire, n'aie pas peur. Il est mort maintenant.

— Je vous le dirai plus tard. Ce n'était pas grand-chose.

Mais cette réponse aviva la curiosité des personnes présentes, parmi lesquelles Mari.

— Qu'a-t-il dit, grand frère ? insista celle-ci.

— Eh bien...

— Eh bien, quoi ?

La mère le pressa de nouveau. Dans une pièce à côté, on se préparait déjà au transport du corps. Du ventre du mort, gonflé comme un ballon, se dégageait une odeur de chaussette mouillée.

— Crains le fisc... laissa finalement tomber In-seok.

La mère eut l'impression d'entendre son mari s'exprimer par la voix de son fils, comme si celui-ci avait été ventriloque.

— Le fisc ? répéta-t-elle.

— Oui, il m'a dit de faire attention.

C'était une fin digne d'un grossiste en boissons alcoolisées. Le service des impôts était en effet le grand ennemi qu'il avait combattu toute sa vie. Dans un sens, la famille comprit ce qu'il avait voulu dire. Elle ne put toutefois s'empêcher de se rappeler avec tristesse le catcheur légendaire pour lequel il n'avait pas eu une pensée.